

« Christ. Je ne le pouvais pas de moi-même, mais je le pouvais avec sa grâce (1). »

Sainte Claire ayant vendu tous ses biens, et les ayant distribués aux pauvres, s'attacha avec un tel amour à la pauvreté, qu'elle ne voulait plus avoir que Jésus-Christ; c'était toutes ses richesses et son unique trésor (2).

C'est avec les mêmes sentimens que le célèbre abbé saint Laumer répondit à des voleurs qui étaient venus dans sa cellule pour trouver de l'argent : pour moi, je n'ai pas d'argent; mes richesses sont Jésus-Christ (3). C'était les paroles que saint Louis, archevêque de Toulouse, ne cessait de répéter.

L'empereur Dèce demanda aux saints Martyrs Olympias et Maxime, hommes d'une très-grande condition, où étaient leurs richesses. Voici leur réponse : Nos richesses, nos pierreries, notre or, notre argent, c'est Jésus-Christ (4). Avoir Jésus-Christ, dit saint Paulin, qui, de très-riche, s'était rendu très-pauvre, écrivant à Sulpice Sévère, c'est posséder toutes les richesses, parce que n'ayant rien, nous possédons celui qui possède tout (5). Et véritablement si le Religieux est pauvre, c'est qu'il veut bien l'être; s'il n'a rien, c'est qu'il ne veut rien avoir; s'il voulait avoir quelque chose, il pourrait le trouver aisément, ou par sa naissance, ou par ses amis, ou par son esprit, ou par son industrie, ou par tout autre moyen. La pauvreté des Religieux doit

(1) Ego perfectionem hanc vehementer adamavi, et non meis viribus, sed gratia ipsius adjuvante, sic feci.

(2) Ut nihil præter Dominum Jesum vellet habere. *In ejus vit. apud Sur. 12. August. num. 9.*

(3) Mihi quidem nihil nummorum est, sed divitiarum mearum Christus est. *Apud. Sur. 19. Januar.*

(4) Nostræ opes, nostræ gemmæ, nostrum aurum et argentum Christus est. *In vita S. Laurentii cap. 5. apud Sur. 19. Aug.*

(5) Nihil habemus nisi Christum; et vide si nihil habeamus qui omnia habentem habemus. *Epist. 5.*

être honorée et non blâmée; ils pourraient jouir s'ils le le voulaient; mais ils ne veulent avoir que l'esprit de Jésus-Christ, n'agir que par amour pour lui, et retrancher tout ce qui tient à la nature.

### § VIII.

#### *Pratique de la pauvreté.*

Tout ce que nous avons dit sur la pauvreté doit nous faire comprendre combien nous devons l'estimer, combien nous devons l'aimer; mais tout n'est pas là; il faut en venir à la pratique; peu de personnes comprennent qu'il ne faut pas suivre les chemins battus; il faut la grâce de Dieu qui sait ceux qu'elle appelle: Écoutez cette voix intérieure et marchons. Ne nous rebutons pas, si Dieu nous appelle, de l'extérieur de la pauvreté, allons en avant.

La pauvreté doit être intérieure et extérieure: il faut d'abord abandonner effectivement toutes les choses temporelles; il faut les abandonner de cœur, là est l'essence de la vertu et du vœu de pauvreté. La pauvreté n'est pas une vertu, dit saint Bernard, mais l'amour de la pauvreté; et les pauvres ne sont déclarés bienheureux par la bouche de Notre-Seigneur, qu'autant qu'ils sont pauvres d'esprit et d'affections (1). Le P. le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, avait coutume de se dépouiller tous les ans de ce qu'il avait, et de le changer; de sorte qu'il n'y avait rien de plus pauvre et de plus dénué que lui par le sentiment intérieur du cœur (2). On se sert de ce moyen dans plusieurs communautés, et notamment

(1) Non enim paupertas virtus reputatur, sed amor paupertatis: denique beati pauperes non rebus, sed spiritu. *Epist. 100.*

(2) Nihil ut se spoliatus, nihil esset egentius. 1. p. *Histor. Soc. lib. 3. n. 34.*

dans le noviciat de la Compagnie de Jésus, pour dégager le cœur de l'affection aux choses même nécessaires. Le P. Caraffe, septième général de cette Compagnie, étant maître des novices, voulait qu'à certains temps de l'année ils apportassent leurs chapelets, leurs heures, leurs livres de piété et les autres petits objets de dévotion, et les missent tous ensemble, il y joignait les siens, et les distribuait ensuite au sort (1). Lorsqu'il recevait quelques raretés que plusieurs personnes lui envoyaient des Indes, il ne les gardait pas un instant, mais il les donnait aussitôt avec la permission des supérieurs : les recevoir et les donner était pour lui une même chose ; il disait alors en souriant, ces choses ne sont bonnes qu'à être jetées dehors ou à être données à d'autres (2).

Si vous vous sentez quelque affection dans le cœur pour quelque objet, portez-le au supérieur, ou, avec sa permission, donnez-le, changez-le, défaites-vous-en, là est votre guérison et le remède le plus efficace de votre mal. Saint Dorothée défendit à son cher disciple, saint Dosithée, de se servir, pour le service des malades dont il avait soin, d'un fort bon couteau qu'on lui avait donné pour l'infirmerie, mais qu'il aimait un peu trop ; il n'avait pas même la permission de le toucher. Quand sa robe était usée, on lui donnait de l'étoffe pour en faire une autre ; il la faisait de ses propres mains et avec grand plaisir, mais quand il croyait s'en servir, saint Dorothée la lui faisait donner à un autre. On lui apportait une nouvelle étoffe pour faire une autre robe, il la faisait avec le même soin et le même contentement que la première ; mais saint Dorothée lui ordonnait de la porter à un autre frère ou à un malade, ce saint disciple obéissait aussitôt et sans aucune plainte (3). C'est l'unique moyen de dé-

(1) Liv. 2, chap. 6.

(2) Ad nihilum valent nisi ut mittantur foras. *Ex Matth.* 5. 13.

(3) Vie de S. Dosithée.

barrasser son cœur de toutes ses affections ; la privation est la marque infallible du dégagement ou de l'attache du cœur. Il arrive souvent, dit saint Augustin, que lorsque nous possédons quelque chose, nous pensons ne pas y avoir de l'affection, mais quand nous ne les avons plus, nous sentons bien que notre cœur y tenait ; quand on possède une chose avec indifférence et sans affection, on la perd sans douleur (1). Nous ne connaissons, comme nous l'avons déjà dit, que nos dents sont fortement attachées à nos gencives, que par la douleur qu'elles nous font éprouver quand on les arrache.

Il n'est cependant pas nécessaire, pour être pauvre d'esprit, de se défaire de suite d'un objet pour lequel on sent quelque affection ; car toute affection n'est pas contraire à la pauvreté de l'esprit, mais seulement celle qui attache, lie et captive le cœur, occupe et embarrasse l'esprit, comme lorsque l'on regarde une chose comme nous appartenant, qu'on la cache, qu'on a de la peine à la prêter ou à la céder aux autres. Si vous avez une image du crucifix, par exemple, et qu'en la regardant, en la baisant, vous sentez naître dans votre cœur des sentimens de piété, si elle vous excite à la douleur de vos péchés, à la reconnaissance et à l'amour de Notre-Seigneur crucifié, à l'espérance en Dieu, ou produit dans votre ame d'autres impressions salutaires, conservez cette image. Si vous avez un bon livre qui vous instruit, vous console, vous fortifie et vous est profitable, ne vous en défaites pas : vous n'avez pas alors une attache légère et frivole, mais vous aimez ces choses parce qu'elles vous sont utiles comme des moyens qui vous sont donnés pour opérer votre salut. Sainte Gertrude aimait les livres, les images, et tout ce qui pouvait l'aider à aimer Notre-

(1) Plerumque aliqua cum adsunt nobis, putamus quod non ea diligamus, sed cum abesse ceperant, invenimus qui simus; hoc enim sine amore nostro aderat, quod sine dolore discedit. *Lib. de vera Relig. c. 47.*

Seigneur et à se perfectionner ; elle les aimait davantage que tout ce qui ne lui rendait pas ce service.

Par le troisième degré de pauvreté, il faut retrancher les choses superflues et se contenter du nécessaire. Par le quatrième, il ne faut pas même rechercher celles qui sont nécessaires avec trop d'avidité et trop d'ardeur. Le cinquième nous apprend à souffrir le manque même du nécessaire, et le sixième lors même qu'on est infirme ou malade.

Il faut de plus se modeler sur la pauvreté de Notre-Seigneur, 1° dans la privation des biens extérieurs et temporels ; 2° en supportant la perte de nos parens, l'absence et la privation de nos amis, leur inconstance, leur infidélité, le manque de personnes qui nous aiment, nous estiment et nous fassent du bien, et la peine d'être privé de tout pouvoir, toute autorité et tout crédit ; 3° en nous arrachant à nous-mêmes par l'écoulement et l'anéantissement de tout ce que nous sommes, de notre esprit, de notre jugement, de notre volonté, de nos opinions, de nos affections et de tout ce qui nous est propre pour nous soumettre entièrement à l'esprit, au jugement et à la volonté de Dieu pour ne plus agir que par leur inspiration.

Pour pratiquer avec plus de facilité et plus de constance la pauvreté, ayez toujours les yeux sur Notre-Seigneur, qui étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour l'amour de vous, dans sa naissance, pendant toute sa vie, à sa mort, et pour vous s'est fait gloire de paraître ainsi aux yeux de tout l'univers.

Regardez toujours les choses qu'on vous donne dans la communauté, et dont vous vous servez, comme n'étant pas à vous ; rien n'est plus vrai, puisque le vœu que vous avez fait, vous rend incapables de posséder la moindre chose en propre. Il vous sera très-utile, quand regardant quelquefois les petits meubles de votre cellule et les autres

choses qui sont à votre usage, de vous dire à vous-mêmes : Voilà qui n'est pas à moi, rien de tout cela ne m'appartient ; alors vous vous en servirez avec un esprit dégagé et comme on se sert de choses empruntées ? Quand on vous prend quelque chose sans vous en parler, quand on vous la demandera, qu'on la retiendra plus long-temps que vous n'aviez dit, qu'on la gâtera, qu'on la rendra en plus mauvais état que vous ne l'aviez donnée, ne vous fâchez pas, parce que rien ne vous appartient ; autrement vous regarderiez toutes ces choses comme vôtres, et quelle différence y aurait-il entre vous et les séculiers ?

Souvenez-vous toujours que vous êtes pauvres, que vous vous êtes engagés volontairement par vœu ; vivez comme pauvres, intérieurement et extérieurement ; rappelez-vous qu'on ne se moque pas impunément de Dieu, dit saint Paul (1). Lorsque vous aurez quelque chose à souffrir dans les choses même nécessaires, ne murmurez pas, ne trouvez pas cela étrange, on ne vous fait point de tort, c'est uniquement l'accomplissement de votre parole ; dites seulement : voilà ce que j'ai promis, et ce à quoi je me suis obligé.

Il est une infinité de pauvres dans le monde qui souffrent avec patience bien plus que vous ; montrez donc de la force et du courage en supportant les inconvéniens de votre position. Saint Jean l'Aumônier, archevêque d'Alexandrie, quoiqu'il eût un archevêché fort riche, vivait néanmoins en son particulier avec une extrême pauvreté ; il couchait à terre sur un petit lit, qui n'était couvert que d'une mauvaise couverture : un des principaux de la ville l'ayant appris, lui en envoya une fort bonne, qui coûtait trente-six pièces d'argent, en le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Le Saint céda aux instances réitérées et s'en servit pendant une nuit ; mais il lui fut

(1) Deus non irridetur.

impossible de dormir. Il disait sans cesse, comme le rapportèrent ceux qui l'entendirent : Est-il possible que le misérable Jean soit couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent, tandis que les frères de Jésus-Christ meurent de froid ? Combien y en a-t-il qui tremblent dans cette rude saison ? Combien y en a-t-il qui n'ont pour lit que la moitié d'une natte de jone ? Il y en a peut-être qui ont passé la nuit dans les montagnes, sans pain et sans feu, et souffrent le double tourment de la faim et du froid ? Dans ce moment combien y a-t-il de pauvres dans Alexandrie qui ne savent où se retirer et sont couchés sur le pavé, après avoir été peut-être tout percés par la pluie ? Et moi, qui prétends jouir de la bienheureuse éternité, je suis bien logé et couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent ; mais voici la première et la dernière nuit que je m'en servirai. Le lendemain il donna ordre de vendre cette couverture, et de se servir de l'argent pour en acheter d'autres pour les pauvres. Celui qui la lui avait donnée, la racheta, et la lui renvoya ; il le fit de même jusqu'à trois fois ; mais ce Saint la fit toujours revendre (1). Et certes le Religieux peut bien avec raison se représenter les besoins d'un grand nombre de personnes séculières qui sont, sans comparaison, bien plus grands et de plus longue durée pour toutes les choses nécessaires à la vie ; cependant elles les supportent, et plusieurs d'entre elles sans murmurer, avec beaucoup de patience et de soumission à la volonté de Dieu, avec force et courage. Si le Religieux est porté à l'impatience ou au découragement, lorsqu'il manque quelquefois du nécessaire, il doit se dire : combien y a-t-il, dans ce moment, où je sens ma nature se révolter pour une petite chose qui me manque, de gens de meilleure naissance et de plus grande condition que moi, qui sont

(1) In ejus vita apud Sur. 23. Januar. cap. 20.

beaucoup plus mal nourris, plus mal vêtus, plus mal logés que je ne le suis ? Cependant j'ai fait vœu de pauvreté, je dois en sentir les effets ; et eux ne l'ont pas fait.

Il faut enfin remarquer que notre nature, gâtée par la corruption et par l'amour-propre, qui nous fait appréhender toujours qu'il nous manque quelque chose, est fort ennemie de la pauvreté, et a une grande inclination à avoir du bien ; le Religieux doit donc se tenir singulièrement en garde, après avoir fait vœu de pauvreté, s'être dépouillé de tout ce qu'il avait, pour que le désir des richesses ne se rallume pas peu à peu en lui, et qu'il ne reprenne pas, au moins d'affection, ce qu'il avait donné à Dieu. Il faut bien veiller à ce que les communautés religieuses ne se relâchent pas de la pauvreté, et n'adoucissent sa première rigueur, sous divers prétextes, et par des raisons spécieuses, ce qui arrive assez souvent. Il faut mettre en Dieu la plus grande confiance, ne se reposer qu'en lui, n'écouter aucune raison humaine. Les Perses ayant fait une irruption dans la Syrie, la ravagèrent et emmenèrent un grand nombre d'esclaves ; ceux qui purent échapper, vinrent fondre sur Alexandrie et se réfugièrent vers saint Jean l'Aumônier comme dans un port assuré. Les vivres étaient fort chers à Alexandrie, le Nil n'avait pas débordé selon la coutume ; cependant le saint Patriarche les reçut tous très-charitablement, et après avoir donné pour les soulager tout ce qu'il avait d'argent, il emprunta environ mille écus. Cette somme dépensée, personne ne voulait prêter, parce qu'on craignait la famine ; le Saint pria Dieu sans cesse avec beaucoup de douleur, de vouloir bien lui donner le moyen de nourrir ces pauvres gens. Dans cette conjoncture, un habitant de la ville, nommé Côme, qui avait été marié deux fois, et désirait être diacre, voulut se servir de la position pénible dans laquelle se trouvait ce Saint pour

se faire conférer cet Ordre. Il lui fit présenter une requête par laquelle il le suppliait de vouloir bien recevoir, pour subvenir à la nécessité publique, dont il savait qu'il éprouvait la plus amère douleur, deux cent mille boisseaux de froment, cent quatre-vingts livres d'or, à condition qu'il lui plût de l'honorer du diaconat, pour pouvoir servir Dieu le reste de ses jours à ses autels, et pour se purifier de ses péchés : l'Apôtre ayant dit qu'il se rencontre des circonstances qui font passer sur la loi. Le Saint fit venir Côme, et comme il était rempli de la sagesse du ciel il lui dit : Votre offrande est très-légitime en elle-même, elle ne pouvait arriver dans un temps plus opportun, mais elle est défectueuse, car vous savez qu'il est défendu par la loi d'offrir aucune victime, petite ou grande, si elle n'est pure ou sans tache ; c'est pour cela que Dieu rejeta le sacrifice de Caïn. Quant à ce que vous me dites, mon frère, que la nécessité fait passer sur la loi, l'Apôtre n'a voulu parler que de la loi ancienne, autrement comment saint Jacques aurait-il pu dire que quiconque n'observe pas la loi dans toute son étendue, mais pèche contre l'un des commandemens, est réputé coupable contre tous. Pour ce qui regarde mes frères, les pauvres, Dieu qui les a nourris, avant que vous et moi fussions au monde, les nourrira bien encore, pourvu que nous observions inviolablement ce qu'il nous ordonne. Celui qui a multiplié autrefois cinq pains, peut bien aussi, s'il lui plaît, multiplier par sa bénédiction dix boisseaux de blé qui restent dans mes greniers. Ayant ainsi refusé la prière de cet homme, qui se retira fort triste, on vint lui dire que deux des grands vaisseaux de l'Eglise, qu'il avait envoyés en Sicile pour chercher du blé, étaient arrivés au port ; il se prosterna alors devant Dieu et lui rendit grâce en ces termes : Je vous remercie très-humblement, mon Dieu, de ce que vous n'avez pas permis que j'aie vendu cette grâce pour de l'argent ; vous avez

fait voir que ceux qui vous cherchent en vérité, et observent inviolablement les règles de votre sainte Eglise, ne manqueront de rien (1).

## § IX.

*Conclusion.*

Convaincus par les raisons que nous avons données, nous devons nous désabuser de l'opinion qu'ont communément les hommes sur la pauvreté, demander à Dieu la grâce de l'estimer, l'aimer, la pratiquer. Il faut nous efforcer de concevoir et de goûter ce que Notre-Seigneur nous a dit de la vanité, de la tromperie et des misères qui accompagnent les richesses ; regarder, suivant sa doctrine, les riches comme malheureux et en très-grand danger de se perdre, et comme bienheureux les pauvres d'esprit.

Persuadons-nous une bonne fois de cette vérité que saint Paul met sous nos yeux : *Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans le piège du diable, et en plusieurs désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation (2) ; car le désir des richesses est la racine de tous les maux, et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi, et se sont jetés dans de grandes douleurs (3)*. Écoutons ces paroles de saint Jacques, parlant aux riches qui sont trop attachés à leurs richesses : *Et maintenant, riches, pleurez, poussez des cris et des hurlemens à cause des malheurs qui viendront sur vous. La pourriture consume vos richesses,*

(1) In ejus vita apud Sur. 23. Jan. c. 12.

(2) Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli. 1. Tim. 6. 9.

(3) Radix enim omnium malorum est cupiditas. Ibid.